

Gazette des Compagnons

Pédagogie Freinet

*L'enfant, c'est étymologiquement « celui qui ne parle pas » (infans). Tout petit, il ne parle pas encore. Et ensuite, il parle trop, car il reste malgré tout « celui qui ne sait pas ». Cette séparation **scolastique** entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui sont capables et ceux qui ne le sont pas, prépare de loin la séparation politique et économique entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, entre ceux qui décident et ceux qui exécutent.*

*La **pédagogie** renverse ce rapport dès l'enfance, en instituant la souveraineté sur le travail.*

La pédagogie institue la souveraineté sur le travail

L'enfant, c'est étymologiquement « celui qui ne parle pas », *infans* (du verbe *fari*, « parler »). Certes, en latin classique, le mot désignait l'enfant en bas-âge, qui ne parle *pas encore*. Mais il a progressivement signifié le jeune enfant, pour finalement recouvrir en bas latin le sens du mot *puer*, l'enfant de 6 à 15 ans.

Ce phénomène se retrouve en français dès le XI^e siècle, pour désigner par « enfant » la fille et le garçon jusqu'à l'adolescence. Plus encore, le mot enfant s'appliquera de manière péjorative à des personnes jugées infantiles, donnant des expressions telles que faire l'enfant, jeu d'enfant, grand enfant, et ce jusqu'à l'insulte (enfant de cochon, de salaud, de pute). Enfantin, enfantillage, infantile, puéril en disent long sur le statut de l'enfant dans le langage ordinaire. L'idée est à son comble dans certaines conceptions, très répandues, qui faisaient dire par exemple au Cardinal de Bérulle, au XVII^e siècle, que l'enfance est « l'état le plus vil et le plus abject de la nature humaine après celui de la mort », ou encore au janséniste Pierre Nicole (dont Racine fut l'élève) que « l'esprit des enfants est presque tout rempli de ténèbres ».

Il n'est pas difficile d'en saisir les implications. Celui qui ne parle pas, il ne peut pas non plus penser. Et si, d'aventure, il lui arrive de vouloir le faire (parler ou penser), alors, il convient de le faire taire. Celui qui n'a rien à dire parle toujours trop. L'enfant n'a pas de légitimité à parler.

Ainsi, « celui qui ne parle pas » équivaut à « celui qui parle trop ».

Que lui reste-t-il, alors ? Il lui reste, notamment s'il veut apprendre, à écouter. C'est, dès l'invention de l'écriture, la tâche octroyée en Égypte ancienne à l'apprenti scribe. Au risque de la bastonnade, à tel point que « l'oreille du jeune pousse sur le dos ». Dans un manuscrit des *miscellanées* (XIX^e dynastie), un ancien élève reconnaissant dit à son maître « tu as battu mon dos et c'est dans mon oreille que ton enseignement a pénétré ».

De tels exemples ne manquent pas, dans toutes les sociétés de l'écriture. Ainsi les traités de Plutarque, *Sur le bavardage*, ou plus précisément encore concernant l'enseignement, *Comment écouter*.

Faire dérailler l'ordre inégalitaire

C'est une bien longue histoire que celle de la scolastique. Il n'y a que deux positions. La parole autorisée de ceux qui savent, et le silence obéissant de ceux qui ignorent. Des positions dans un ordre social où « il y a ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés », comme disait Aristote. L'ordre scolaire hiérarchisé figure l'ordre politique inégalitaire.

L'émancipation, c'est toujours un travail de dérégulation, une action qui fait dérailler l'ordre inégalitaire. Ceux qui ne parlent pas se mettent à parler. Ceux qui n'écrivent pas se mettent à écrire. Ceux qui ne pensent pas se mettent à penser. Ceux qui sont gouvernés décident de gouverner. Ceux qui subissent décident de décider. Collectivement, c'est un processus de souveraineté : « c'est nous qui décidons ».

La souveraineté du peuple est une affirmation politique, par laquelle le peuple, niant le pouvoir des dominants, s'autorise, discute, délibère et décide. Souverainement.

La pédagogie prolonge ce geste comme souveraineté sur le travail. Niant le rapport de subordination de la scolastique (d'autorité/obéissance), elle affirme la capacité de « ceux qui ne parlent pas ».

Disons-le simplement : la pédagogie existe lorsque ceux qui ne parlent pas prennent la parole. Non pas une parole autorisée, mais *une parole qui s'autorise*. La pédagogie organise cette forme de souveraineté par laquelle les enfants s'autorisent à parler. C'est-à-dire à penser et à décider. Il y a sur ce point une ligne de partage, et une ligne qui se déplace.

On avait l'habitude de distinguer deux types de « pédagogie » : une pédagogie *passive* où les élèves ne parlent que lorsqu'on leur donne la parole, réagissant aux questions qu'on leur pose ; et une pédagogie *active*, où ils cherchent par leurs propres moyens la réponse à la question posée. En réalité, ces deux pédagogies ont une chose en commun : de n'être pas des pédagogies, mais *des scolastiques*, plus ou moins passives. Deux manières de produire la bonne réponse, celle qui est attendue. Toutes deux du même côté de la ligne de partage, là où les élèves sont conduits à dire ce qu'ils doivent dire. Ils restent attachés au statut de « ceux qui ne parlent pas », car ils ne parlent que pour dire ce qu'on veut leur faire dire.

La pédagogie institue la parole des enfants

Prendre la parole, c'est prendre le pouvoir sur la parole. C'est ce que n'ont cessé de faire dans l'histoire politique, plus ou moins tôt, « le peuple », les prolétaires, les femmes, les colonisés, les racisés, tous les discriminés, dont on attend qu'ils se taisent. C'est dans ce même mouvement que la pédagogie, contre toutes les scolastiques, institue la parole des enfants.

La distinction scolaire entre oralité et écriture masque le véritable problème éducatif. On n'enseigne pas « l'oral », en pédagogie. Car, orale ou écrite, la scolastique entretient toujours le même rapport de subordination du discours, sous la contrainte « des programmes » dont l'autorité et la nécessité ne se discutent pas ; des programmes qui font *qu'on n'a pas le temps*. Platon, déjà, faisait la distinction entre ceux qui ont le temps et sont légitimes à gouverner, et ceux qui ne l'ont pas, car « le travail n'attend pas ». Les paysans, les artisans. Une division du temps, artificiellement reconduite par la scolastique.

Non, on n'enseigne pas l'oral, car l'oral ne s'enseigne pas. On organise le travail, et plus précisément la souveraineté sur le travail, de sorte que les enfants prennent la parole, dans un nouveau *partage du temps*. La distinction n'est pas entre deux catégories didactiques (oral et écrit), mais entre deux statuts : capacité et incapacité. La distinction, c'est celle du *statut social* de l'enfant : pouvoir de dire, d'écrire, et plus largement de décider.

L'expression libre et le souci de la vérité

La question qui se pose alors est celle du comment : comment organiser le travail pour un exercice souverain de la parole ? Une question qui est indissociable de celle-ci : pour dire quoi ? Car il serait bien naïf de croire qu'il suffit de « libérer la parole » pour qu'elle s'exerce librement. On risque fort de ne libérer que des déterminismes et, encore une fois, de reconduire la division sociale. Et, pour parler cru, les formes d'abrutissement obstinément cultivées par la récente incorporation des enfants au marché capitaliste, celui de la culture commerciale et de ses effets hégémoniques. Car pour le marché, l'enfant est bien « celui qui ne parle pas », qui ne pense pas, mais qui s'imprègne. Et le désir de consommation n'est rien à côté de la *colonisation de l'imaginaire*. Décoloniser l'imaginaire, voilà la condition contemporaine de la parole et de la pensée enfantine.

Donc, comment ? Dans sa méditation sur ce que parler veut dire, Pierre Bourdieu a montré que l'essentiel de ce qui se passe dans la communication pédagogique, ce sont *ses conditions sociales*. Et précisément, la pédagogie Freinet, dans les limites de son espace propre, les transforme en transformant le rapport social lui-même, par la coopération et ses institutions : la parole rencontre sa souveraineté dans la réunion coopérative, l'entretien, les exposés et conférences, le dialogue philosophique, le texte libre. Pour dire quoi ?

Il s'y joue principalement deux choses : un travail d'*expression libre*, et un effort d'*intelligibilité*. L'expression libre est au fondement de la Méthode naturelle, comme on le sait, elle effectue ce renversement du rapport social, où la première place revient à l'expérience personnelle, sensible et singulière, dont la fonction, affective et thérapeutique autant qu'intellectuelle, est essentielle. L'enfant n'est plus en situation de recevoir un enseignement (même en situation active), mais de produire de la culture, à partir de lui-même et en coopération. L'effort d'intelligibilité fait que la parole souveraine n'est pas pour autant un discours arbitraire, mais un apprentissage exploratoire, un travail de connaissance et de vérité.

Tout ceci suppose un grand soin des autres et de soi-même, de ce que l'on dit, de ce que l'on fait, de ce que l'on produit. Prendre la parole, ce n'est pas libérer la logorrhée, c'est prendre grand soin de ce qu'on en fait, car c'est un bien commun. Car le pouvoir de la parole, mais c'est un autre sujet, c'est aussi bien un pouvoir sur le silence.

Nicolas Go

(texte modifié d'une publication dans la revue *Educ'Freinet*)

Si vous souhaitez écrire au Collège des compagnons :

compagnons-freinet@framalistes.org

Visitez notre site :

<https://education-freinet-emancipation.org/>